

du terme de son exclusif n'est rien à ses yeux. Il aime mieux être moins riche sans attendre, que plus riche en attendant. Par un instinct naturel à l'homme dont la jouissance est fondée sur l'injustice, la tyrannie et les vexations, il craint sans cesse la suppression d'un droit fatal à tous. C'est que son intérêt est tout pour lui, et que l'intérêt de la nation ne lui est rien. C'est que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais sûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'est qu'en mettant le pied dans le lieu de son exercice, le privilège exclusif y introduit avec lui le cortège de toutes les sortes de persécutions. C'est que par la folie, la vague, l'étendue ou l'extension des conditions de son octroi, et par la puissance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immisce de tout, il gêne tout, il détruit tout; il découragera, il anéantira un genre d'industrie qui sert à tous, pour y forcer un genre d'industrie qui nuit à tous, mais qui lui sert; il prétendra commander au sol comme il a commandé aux bras; et il faudra qu'il cesse de produire ce qui lui est propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir stérile: car il préférera la stérilité à une fertilité qui le croise, la disette qu'il ne sentira pas à l'abondance qui diminuerait ses rentrées. C'est que, selon la nature de la chose dont il a le commerce exclusif, si elle est de première nécessité, il affamera tout à coup une con-

trée, ou la mettra toute nue; si elle n'est pas de première nécessité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups, et affamera, mettra encore toute nue la contrée, à laquelle il saura bien ôter les moyens de se la procurer. C'est qu'il est presque toujours possible à celui qui est vendeur unique de se rendre, par des opérations aussi subtiles, aussi profondes qu'atroces, le seul acheteur; et qu'alors il met à la chose qu'il vend un prix aussi exorbitant, à celle qu'on est forcé de lui vendre un prix aussi bas qu'il lui plaît. C'est qu'alors, le vendeur se dégoûtant d'une industrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ses dépenses, tout périt. La nation tombe dans la misère.

Le terme de l'exclusif expire, et son possesseur se retire opulent. Mais que produit l'opulence d'un seul élevé sur la ruine de la multitude? Un grand mal. Si c'est un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié? pourquoi ne s'y oppose-t-on pas? Par le préjugé aussi *cruel* qu'*absurde*, qu'il est indifférent pour l'état que la richesse soit dans la bourse de celui-ci ou de celui-là, dans une ou plusieurs bourses. *Absurde*, parce que, dans tous les cas, dans les grandes nécessités principalement, le souverain s'adresse à la nation, c'est-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont presque rien, et qu'on achève d'écraser par le peu qu'on en arrache, et à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne don-

nent jamais en proportion de ce qu'ils ont, et dont la contribution, fût-elle au niveau de leur richesse, ne rendrait jamais la centième partie de ce qu'on aurait obtenu sans exaction, sans plainte d'un peuple nombreux et aisé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y aurait de l'inhumanité à condamner la multitude à manquer et à souffrir.

Mais le privilège exclusif se donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'est alors une marque de reconnaissance ou pour de grands services, ou pour de longues bassesses, ou le résultat des intrigues d'une chaîne de subalternes achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la société, l'autre touche au trône ; et c'est ce qu'on appelle *la protection*. Lorsqu'il se vend, est-il vendu son prix ? Jamais. Non, jamais, et pour plusieurs raisons. Il est impossible que le prix qu'on en tire puisse compenser le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation, qui ne s'entend à rien, ni de son représentant, souvent aussi peu instruit, et quelquefois traître à son maître et à la patrie ; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours son acquisition d'après son moindre produit. Enfin ces honteux marchés se faisant le plus souvent dans des temps de crise, l'administration accepte une somme peu proportionnée à la valeur réelle de la chose, mais avancée dans le moment d'un besoin, ou, ce qui est plus ordinaire, d'une fantaisie urgente.

Et quel est, en dernière analyse, le résultat de ces opérations réitérées, des désastres qui les suivent ? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut se prononcer sans rougir, la nation est plongée dans la désolation. Au milieu de plusieurs millions de malheureux s'élève la tête altière de quelques concussionnaires, gorgés de richesses et insultant à la misère de tous. L'empire énérvé chancelle quelque temps au bord de l'abîme dans lequel il tombe, aux éclats du mépris et de la risée de ses voisins ; à moins que le ciel ne lui suscite un sauveur qu'il attend et qui ne vient pas toujours, ou que la persécution générale des scélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obstacles que les divers gouvernements mettent au commerce que leurs sujets font ou devraient faire entre eux sont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendrait cette jalousie presque moderne des puissances pour une conspiration secrète de se ruiner toutes, sans avantage pour aucune. Ceux qui conduisent les peuples mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations qu'à se garantir des souplesses des intrigans qui les entourent. Partout on repousse, partout on est repoussé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus, ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes insoutenables qui se sont de plus en plus étendues. La terre et l'eau ont été cou-

vertes de guérites et de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un et l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable sans le savoir ni le vouloir; et l'on est arrêté, taxé, dépouillé sans avoir de reproche à se faire. Tel est le commerce en temps de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourse arrache le fer aux entrailles de la terre qui lui refuse la subsistance, et qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple, la faim, qui, n'ayant point de lois, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais, quand une nation jouit d'un grand commerce, et peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrielles, à les empêcher de naviguer et de travailler, en un mot, à leur défendre de vivre, sous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche et de navigation à titre de propriété, comme si la mer devait être divisée en arpens de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on sait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même,

et d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature! Le commerce alimente, et la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter et nourrir la guerre; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce est un germe de travail et d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre c'est une perte pour l'une et pour l'autre; car le pillage, et le fer, et le feu, n'engraissent ni les terres ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes que, par l'influence actuelle de la mer sur la terre, et de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrassement devient général; et que les dissensions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, et l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes et toutes les mers rougies de sang et couvertes de cadavres; les foudres de la guerre, tonnant d'un pôle à l'autre, entre l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, sur l'Océan qui nous sépare du Nouveau-Monde, sur la vaste étendue de la mer Pacifique, voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puissances de l'Europe ont tour à tour éprouvé des secousses et frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuplait de soldats, et le commerce ne la repeuplait pas; les campagnes étaient desséchées

par les impôts, et les canaux de la navigation n'arrosaient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinaient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfiques usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses succombaient sous le faix des conquêtes, et, s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvaient garder ou cultiver, s'anéantissaient pour ainsi dire dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui voulaient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevaient et souffraient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'esprit de discorde avait passé des souverains aux peuples. Les citoyens des divers états armaient pour se dépouiller réciproquement. On ne voyait que vaisseaux marchands changés en vaisseaux corsaires. Ceux qui les montaient n'étaient pas poussés par leurs besoins à ce vil métier. Quelques-uns avaient de la fortune, et des salaires avantageux s'offraient de toutes parts aux autres. Une passion effrénée pour le brigandage excitait seule leur perversité. La rencontre d'un navigateur paisible les remplissait d'une joie féroce qui se manifestait par les plus vifs transports. Ils étaient cruels et homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi, pouvait ravir à son tour leur proie, leur liberté, leur vie; mais la vue d'un péril si ordinaire ne ralentissait ni leur avarice ni leur rage. Cette frénésie n'était pas nouvelle. On l'avait connue dans les siècles les plus recu-

lés. Elle s'était perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même sans être pressé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'était jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à mesure que les mers ont fourni plus d'alimens à son avidité, à son inquiétude.

Les nations ne se convaincront-elles donc jamais de la nécessité de mettre fin à ces barbaries? Un frein qui les arrêterait ne serait-il pas d'une utilité sensible? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes soient abîmées dans les gouffres de l'Océan avec les bâtimens qui les transportent, ou qu'elles servent d'aliment aux vices et aux débauches de quelques vagabonds sans mœurs et sans principes? Cet aveuglement durera-t-il encore? ou les administrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière? Si quelque jour on réussit à leur faire connaître leurs vrais intérêts, les intérêts essentiels des sociétés dont ils sont les chefs, leur politique ne se bornera pas à purger la mer de forbans; elle s'élèvera jusqu'à laisser un libre cours aux liaisons de leurs sujets respectifs durant ces hostilités meurtrières et destructives qui fatiguent, qui ravagent si souvent le globe.

Ils sont heureusement passés ces temps déplorables où les nations se battaient pour leur mutuel anéantissement. Les troubles qui divisent

aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but si funeste. Rarement se proposa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injustice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute les puissances belligérantes chercheront à se nuire, à s'affaiblir autant qu'il leur sera possible ; mais, si elles ne pouvaient faire que le mal qu'elles recevraient, ne serait-il pas d'une utilité commune qu'on arrêât ces calamités ? Or, c'est ce qui arrive assez constamment lorsque la guerre suspend les opérations du commerce.

Alors un état repousse les productions et l'industrie de l'état ennemi, et voit repousser ses productions et son industrie. C'est des deux côtés une diminution de travail, de gain et de jouissances. L'intervention des peuples neutres dans ces circonstances n'est pas aussi favorable qu'on est peut-être accoutumé à le penser. Outre que leur ministère est nécessairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever sur les ruines de ceux qu'ils semblent servir. Ce que leur sol, ce que leurs ateliers peuvent fournir est substitué, autant qu'il est possible, à ce qui sortait du sol et des ateliers des puissances armées, qui souvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hostilités leur avaient fait perdre. Il sera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui se combattent de continuer sans aucune entrave les échanges qu'elles faisaient avant leurs querelles.

Toutes les vérités se tiennent. Que celle dont

on vient d'établir l'importance dirige la conduite des gouvernemens, et bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le temps même de la plus profonde tranquillité, séparent les nations, quels que soient les rapports que la nature ou le hasard aient formés entre elles.

Les démêlés les plus sanglans n'étaient autrefois qu'une explosion passagère après laquelle chaque peuple se reposait sur ses armes brisées ou triomphantes. La paix était la paix. Elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde. Tout état repousse les productions étrangères, ou par des prohibitions ou par des gênes souvent équivalentes à des prohibitions ; tout état refuse les siennes aux conditions qui pourraient les faire rechercher, en étendre la consommation. L'ardeur de se nuire réciproquement s'étend d'un pôle à l'autre. En vain la nature avait réglé que, sous ses sages lois chaque contrée serait opulente, forte et heureuse de la richesse, de la puissance, du bonheur des autres ; elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance universelle au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'isoler ; et cette situation solitaire leur a fait désirer une prospérité exclusive. Alors le mal a été rendu pour le mal. On a opposé les artifices aux artifices, les proscriptions aux proscriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations se sont énervées en voulant énerver les nations rivales ; et il était impossible qu'il en fût autrement. Les rapports

du commerce sont tous très-intimes. Une de ses branches ne peut éprouver quelque contrariété sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'est un tout dont les diverses parties s'attirent, se soutiennent et se balancent. Il ressemble au corps humain, dont toutes les parties sont affectées lorsqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étaient destinées.

Voulez-vous terminer les maux que des systèmes mal combinés ont faits à la terre entière? abattez les funestes murs dont les nations se sont entourées. Rétablissez cette heureuse fraternité qui faisait le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le sort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils soient soumis, quelque culte qu'ils professent, communiquent aussi librement entre eux que les habitans d'un hameau avec ceux d'un hameau voisin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire, c'est-à-dire sans droits, sans formalités, sans prédilection.

Alors, mais pas plus tôt, le globe se remplira de productions, et de productions toutes d'une qualité exquise. La manie des impositions, des prohibitions, réduisait chaque état à cultiver des denrées que son sol, que son climat repoussaient, et qui n'étaient jamais ni bonnes ni abondantes. Il donnera une autre direction à ses travaux lorsqu'il pourra satisfaire à ses besoins plus agréable-

ment et à meilleur compte. Toute son activité se tournera vers les objets que la nature lui avait destinés, et qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plus tôt, toutes les nations arriveront au degré de prospérité où il leur est permis d'aspirer; elles jouiront de leurs propres richesses et des richesses des autres nations. Les peuples qui avaient eu quelque succès dans le commerce ont cru jusqu'à nos jours que leur voisin ne pourrait faire fleurir le sien qu'aux dépens du leur. Cette persuasion leur avait fait jeter un œil inquiet et soupçonneux sur les efforts qu'il faisait pour améliorer sa situation, les avait poussés à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active et injuste des travaux dont ils redoutaient les conséquences. Ils changeront de conduite lorsqu'ils auront compris que l'ordre physique et moral est interverti par l'état actuel des choses; que l'oisiveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouissances; que l'industrie étrangère, loin de rétrécir la leur, l'élargira; que plus les biens se multiplieront autour d'eux, plus il leur sera facile d'étendre leurs commodités et leurs échanges; que leurs moissons et leurs ateliers tomberont nécessairement, si les débouchés et les retours doivent leur